LES DANGERS DE L'ABSENCE, OU LE SOUPER DE FAMILLE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois, à Paris, par les COMÉDIENS ITALIENS ORDINAIRES DU ROI, *le* 11 *Novembre* 1788;

Et devant Leurs MAJESTÉS, à Verſailles le 2 Janvier 1789.

Par M. PUJOULX, de pluſieurs Sociétés Littéraires.

Prix, 1 liv. 10 ſols.

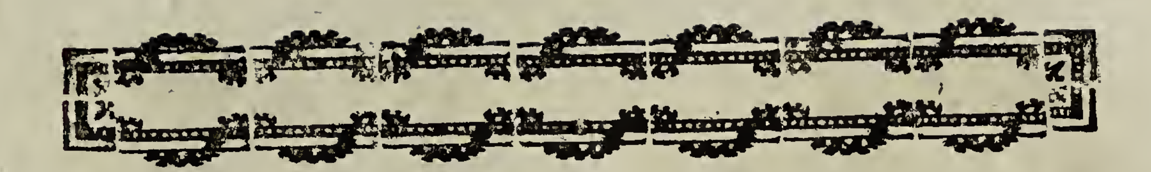


À PARIS,
Chez CAILLEAU, & fils, Libraires-Imprimeurs, rue Gallande, N°. 64.

M. DCC. LXXXIX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE FLORVILLE.	*M. Grangé.*
Mad. DE FLORVILLE.	*Mad. Cardon.*
AUGUSTE, JULIE, } fils & fille. de Monſieur & Madame de Florville, âgés d'environ huit à douze ans : Auguſte eſt l'ainé.	*Mlle. Roſe Renaud.* *Mlle. Chevalier.*
CANDOR, Père de Madame de Florville.	*M. Courcelles.*
AMBROISE, vieux ſerviteur de M. de Florville.	*M. Périgny.*
LISETTE, femme de Chambre de Madame de Florville.	*Mad. Raymond.*
LA FLEUR, Domeſtique de Madame de Florville.	*M. Valleroy.*
DEUX DOMESTIQUES,	*(Perſonnages muets).*

La Scène eſt chez M. de Florville, dans une Maiſon de Ville & de Campagne, à une demi-lieue de Paris.



LES DANGERS DE L'ABSENCE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon, bien meublé.

SCENE PREMIERE.

M. DE FLORVILLE, AMBROISE.

M. DE FLORVILLE.

Tu as beau t'en défendre, mon cher Ambroiſe, tu es le ſeul de mes anciens domeſtiques que ma femme ait conſervé, tu avois toute ma confiance avant mon départ, & je crois que tu la mérites encore ; ainſi, c'eſt de toi ſeul que je peux apprendre des détails qui importent à ma tranquillité ; c'eſt de toi ſeul, enfin, que je peux ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans ma maiſon pendant deux ans d'abſence.

AMBROISE.

Mon cher maître...

M. DE FLORVILLE.

Je ne ſuis ici que depuis deux jours, mais j'en ai aſſez vu pour me prouver qu'il s'eſt fait un grand changement ; & ſi je voulois me donner le tems d'obſerver, je pourrois avant peu me paſſer de tes éclairciſſemens.

AMBROISE.

Eh bien, Monſieur, pourquoi me preſſer ? . . .

M. DE FLORVILLE.

Parce qu'on apprend jamais aſſez tôt le mal pour y apporter le remède, & d'ailleurs ma femme ne ſaura pas que tu m'as dit . . .

AMBROISE, *vivement.*

Je le ſaurai, Monſieur, & c'eſt aſſez pour moi.

M. DE FLORVILLE.

Quelle obſtination ! Loin de trahir Madame de Florville en m'inſtruiſant de ſes erreurs, c'eſt au contraire la ſervir, c'eſt me donner le moyen de la ramener à ſes devoirs. Parle, dis-moi, par bonté, par reconnoiſſance, ce que d'autres me diront par intérêt : je n'ai pas de tems à perdre; ou tu vas tout me découvrir, ou je vais appeller un des domeſtiques de ma femme, faire briller l'or à ſes yeux, & ce que la raiſon & mes prières n'ont pu faire ſur ton cœur, ma bourſe le fera ſur celui d'un être mépriſable.

AMBROISE, *l'arrêtant.*

Ah ! mon maître, qu'allez-vous faire ? quel moyen ! . . . Songez qu'il pourroit noircir votre épouſe à vos yeux, ajouter la calomnie à la vérité, qui n'eſt, hélas ! que trop cruelle ; & plus il vous diroit de menſonges & d'horreurs, mieux il croiroit gagner ſon ſalaire. Qui paie un valet pour trahir ſes maîtres, eſt toujours ſûr d'être trop bien ſervi.

M. DE FLORVILLE.

Eh bien, Ambroiſe ! empêche-moi d'avoir recours à des moyens ſi contraires à ma manière d'agir.

AMBROISE.

Avant tout, promettez-moi de ne point faire usage de ce que je vais vous dire pour chagriner ma maîtresse.

M. DE FLORVILLE.

Tu connois mes sentimens pour ma femme, & tu peux penser ? . .

AMBROISE.

Pardonnez ; mais c'est que j'aimerais mieux mourir, que de porter le trouble dans votre ménage.

M. DE FLORVILLE.

Pour achever de te tranquilliser, je te jure de te confier les moyens que j'emploierai pour la ramener, & de n'en faire usage que quand tu les auras approuvés.

AMBROISE.

Au moins me permettez-vous ?..

M. DE FLORVILLE.

Ne me cache rien. Je connois trop ma femme, je suis trop prévenu en sa faveur pour ne pas excuser toutes ses erreurs ; elle est foible, &...

AMBROISE, *vivement*.

Elle est foible ; c'est cela, mon maître, ce mot renferme tous ses torts. Entraînée par l'exemple de quelques femmes, qui semblent se faire un devoir d'oublier qu'elles sont mères, elle...

M. DE FLORVILLE.

Tu hésites !.. Elle a oublié qu'elle l'étoit ; Elle a négligé ses enfans, je ne m'en suis que trop apperçu. Mais pourquoi a-t elle renvoyé son ancienne femme de chambre, qui leur servoit de gouvernante ?

AMBROISE.

Parce qu'elle s'occupoit trop de vos enfans, &... pas assez de la parure de Madame.

M. DE FLORVILLE.

Et vraisemblablement celle qu'elle a prise, cette

Lifette que j'ai vue, n'a que le mérite futile qui manquoit à l'autre?

AMBROISE.

Je fuis forcé de l'avouer, Monfieur, vous arrivez affez-tôt pour empêcher que l'exemple de celle-ci ne détruife dans leur cœur les bons principes que la première y a laiffés.

M. DE FLORVILLE, *très-ému.*

Explique-toi?

AMBROISE, *héfitant.*

Vous avez dû vous appercevoir que... Madame traitoit fon père... avec un peu d'indifférence?..

M. DE FLORVILLE.

Tu foiblis, Ambroife; je ne fuis ici que depuis deux jours, & je me fuis apperçu qu'elle le traitoit très-indifferemment; comme un étranger, & un étranger qui nous eft à charge.

AMBROISE.

Hélas! Monfieur, cette Lifette a l'imprudence de répéter devant les enfans, ce que Madame dit... fans y fonger, de fon père.

M. DE FLORVILLE.

Cette Lifette eft jeune, fans expérience; elle ignore l'art d'élever des enfans, de former leur caractère. Mais ma femme, qui parle avec mépris de fon père, eft plus que légère. — Au moins les domeftiques ont pour lui les attentions...

AMBROISE.

Ils renchériffent fur Madame; moi feul, quand on me l'a permis, lui ai offert mes fervices.

M. DE FLORVILLE.

J'entends, tout ce changement s'explique de lui-même. Madame de Florville en me voyant partir pour Saint-Domingue, où j'allois recueillir une fucceffion affez confidérable, a cru qu'il étoit convenable de prendre un ton, une façon d'agir analogues à notre nouvelle fortune; en conféquence, elle s'eft liée avec quelques Bourgeoifes ennoblies, plus vaines que les véritables nobles, en a pris l'orgueil,

la coquetterie, & tous les défauts ; elle a chaſſé ſes anciens domeſtiques, parce qu'ils n'étoient pas aſſez impertinens pour une femme riche ; ſa femme de chambre, parce qu'elle élevoit ſes enfans trop bourgeoiſement ; & elle a reçu ſon père avec indifférence, parce que ſa bonhommie, ſa franchiſe villageoiſe, contraſtoient trop fortement avec ſa vanité. Conviens, mon pauvre Ambroiſe, que voilà la conduite de ma femme, depuis mon départ, juſqu'à mon arrivée.

AMBROISE.

Monſieur...

M. DE FLORVILLE.

Ajoute à cela que mon retour lui a peut-être cauſé un peu de peine. En effet, quel mari pour une femme à la mode, qu'un bon bourgeois, franc & ſenſible, qui ſe ſouvient de ſon état, & ne regarde les dons de la Fortune, que comme des moyens d'augmenter ſes jouiſſances, en augmentant ſes bienfaits.

AMBROISE, *avec chaleur.*

Ah ! mon cher maître ! vous allez trop loin. Madame a pu s'égarer ; mais ſon cœur n'a pu changer à ce point : elle n'a ceſſé de parler de vous en votre abſence ; je lui ai entendu quelquefois lire vos lettres aux Dames de ſa ſociété, & elle ajoutoit toujours après cette lecture : il me tarde qu'il ſoit de retour, pour vous le préſenter, & juſtifier tout le bien que je vous en ai dit.

M. DE FLORVILLE.

Quand on néglige ſes enfans, on aime rarement ſon époux. Peut-être la vanité ſeule..... On vient.

AMBROISE.

Ce ſont vos enfans.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE, JULIE.

JULIE.

BONJOUR, mon papa; comment avez-vous passé la nuit?

AUGUSTE.

Bonjour, mon cher papa.

M. DE FLORVILLE, *les embrassant.*

Bonjour, mes enfans. Vous vous êtes levés un peu tard aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ce n'est pas notre faute; nous ne pouvons nous lever que quand on nous le permet. — Bonjour, Ambroise.

M. DE FLORVILLE.

Et pourquoi ne demandez-vous pas la permission de vous lever tous les jours de bonne heure? cela vous feroit du bien.

AUGUSTE.

Oh! maman dit que nous l'embarrassons; cependant nous ne faisons pas grand bruit, car nous restons toute la matinée dans la chambre de notre grand papa, ou dans le jardin, à courir avec lui.

M. DE FLORVILLE.

Avez-vous embrassé votre maman ce matin?

JULIE, *embarrassée.*

Non, papa.

M. DE FLORVILLE.

C'est fort mal. — Quas-tu, Auguste? tu pleures, je crois.

AUGUSTE, *avec peine.*

Mon cher papa...

M. DE FLORVILLE.

Que t'a-t-on fait, mon enfant?

AUGUSTE,

AUGUSTE, *pleurant.*

Quand nous avons été habillés, j'ai dit à ma ſœur : » Julie, allons ſouhaiter le bonjour à maman. » Nous ſommes entrés doucement dans ſa chambre pour la ſurprendre ; elle étoit à ſa toilette ; en me jettant dans ſes bras pour l'embraſſer, j'ai dérangé un peu une de ſes boucles, &...

M. DE FLORVILLE.

Eh bien...

AUGUSTE.

Et elle m'a donné un ſoufflet bien fort, en me diſant que j'étois un ſot & un mal-adroit.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel excès ! ..

AMBROISE, *bas.*

Monſieur, contenez-vous, ſongez...

M. DE FLORVILLE, *ſe contraignant.*

Une autrefois il faudra prendre garde...

AUGUSTE.

Ce n'eſt pas le ſoufflet qu'elle m'a donné qui me fait pleurer ; mais c'eſt que je crains qu'elle ne m'en veuille toute la journée, parce que je ſais que quand on la décoïfe un peu, cela lui fait bien de la peine.

M. DE FLORVILLE.

Ne crains rien : je ferai ta paix avec elle.

JULIE.

Ambroiſe ; ſais-tu où eſt mon bon papa ?

AMBROISE.

Je crois qu'il eſt encore dans ſa chambre.

AUGUSTE.

C'eſt bon, nous allons le chercher, & nous irons tous trois déjeuner au jardin.

M. DE FLORVILLE.

Allez, mes enfans, allez, & embraſſez-le de ma part.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, cela lui fera bien du plaiſir.

M. DE FLORVILLE.

Auguſte, ne penſe plus à cela... Allez, allez.

AUGUSTE, *prenant la main d'Ambroise.*

Adieu, Ambroise; je t'aime bien, va, parce que tu aimes bien mon bon papa.

AMBROISE.

Ces pauvres enfans! quel bon naturel!

SCÈNE III.

M. DE FLORVILLE, AMBROISE.

M. DE FLORVILLE, *agité.*

Tu viens d'entendre, Ambroise! Quand tu ne m'aurois rien appris, ce trait d'indifférence & de coquetterie auroit suffi pour achever de dessiller mes yeux sur la conduite de ma femme.

AMBROISE.

J'ai vu votre agitation; j'ai craint que vous ne fissiez paroître votre mécontentement...

M. DE FLORVILLE.

Non, non, je sais me contenir, & je suis résolu de tout entreprendre pour la corriger.

AMBROISE.

Songez à ce que vous m'avez promis.

M. DE FLORVILLE.

Il paroît que mes enfans n'ont d'autres amusemens, d'autres plaisirs, que ceux qu'ils partagent avec le père de ma femme?

AMBROISE.

Il est vrai, & depuis qu'il est ici ils ne sont pas autant à plaindre: Madame... les néglige, leur bonne les maltraite; mais ils se consolent de tous ces petits désagrémens, en jouant en cachette tous les soirs avec lui.

M. DE FLORVILLE, *étonné.*

Comment?

AMBROISE, *avec mystère.*

On les fait coucher de très-bonne heure pour en être plutôt débarrassé; mais leur Bonne est à peine sortie, qu'ils se lèvent, vont le chercher, & jouent dans leur chambre à de petits jeux, tandis qu'on les croit dans leur lit.

M. DE FLORVILLE.

Tu plaisantes!

AMBROISE.

Non, Monsieur; je les ai surpris plusieurs fois dans cette agréable occupation; mais je leur ai promis le secret; ainsi n'allez pas me trahir.

M. DE FLORVILLE.

Ne crains rien. — Le père Candor va donc se coucher de bien bonne heure?

AMBROISE.

En même-tems que les enfans, & ce soir ils se coucheront, je gage, plutôt qu'à l'ordinaire, à cause de la fête que Madame vous donne.

M. DE FLORVILLE, *très-étonné.*

Une fête!

AMBROISE.

Quoi! vous ne savez pas?.... Excusez, j'ai eu tort de parler; elle vouloit peut-être vous surprendre.

M. DE FLORVILLE.

Tu peux continuer, puisque, sans le vouloir, tu m'as instruit.

AMBROISE.

Eh bien! je sais que Madame a invité toutes les personnes qui composent sa société ordinaire à un grand souper qu'elle donne ce soir pour célébrer votre heureux retour, & qu'il y a bal, jeu & feu d'artifice, mais en exigeant de moi ce détail, vous vous ôtez le plaisir de la surprise.

M. DE FLORVILLE, *rêvant.*

Au contraire... Je songe... L'idée est fort bonne... Oui, je peux prétexter.....

AMBROISE.

Monsieur, n'allez pas dire.....

M. DE FLORVILLE.

Non, Ambroiſe, je ne ferai point un mauvais uſage de tout ce que tu m'as appris ; ſois tranquille.... Dis à mon cocher de mettre les chevaux à huit heures.

AMBROISE.

Mais, Monſieur, & cette fête que Madame....

M. DE FLORVILLE.

Toi-même répands dans la maiſon, mais ſans affectation, que je ſoupe ce ſoir à Paris.

AMBROISE.

Songez, Monſieur.....

M. DE FLORVILLE.

Je ſonge à tout... Quand tu auras fait ce que je viens de te dire, tu iras m'attendre dans mon appartement, & j'irai remplir ma promeſſe en t'inſtruiſant de mon projet. On vient, c'eſt ſûrement ma femme, prends garde qu'elle te voie... (*Ambroiſe ſort*). Contraignons-nous, & feignons d'avoir un engagement pour ce ſoir qu'il m'eſt impoſſible de remettre.

SCENE IV.

Mad. DE FLORVILLE, *en peignoir*, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE.

J'ALLOIS paſſer chez toi, ma bonne amie, quand on m'a dit que tu étois à ta toilette.

Mad. DE FLORVILLE.

Je m'y ſuis miſe ce matin de bonne heure, pour être en état de recevoir les perſonnes qui viendront te feliciter ſur ton heureux retour.

M. DE FLORVILLE.

Je n'attends perſonne: l'impatience où j'étois de

revoir ma femme & mes enfans, m'a fait prendre la poſte à Bordeaux le jour même où j'y ſuis débarqué, & je n'ai pas encore eu le temps d'informer nos amis de mon arrivée.

Mad. DE FLORVILLE.

Il y en a quelques-uns à qui il ſera inutile de la marquer, & que je n'ai point vus pendant ton abſence . . . leur état . . . .

M. DE FLORVILLE.

Eſt ſans-doute le même qu'avant mon départ, & mon cœur eſt le même auſſi.

Mad. DE FLORVILLE.

Oui, mais tu ſais qu'il y en a dont le peu de fortune . . . .

M. DE FLORVILLE.

Ah ! l'accroiſſement de la mienne me fait un devoir de les accueillir avec plus d'amitié qu'auparavant ; les abandonnerois-je, quand je peux leur être utile ? Non, ma femme, celui qui nous aima dans la médiocrité eſt le véritable ami.

Mad. DE FLORVILLE.

Comment as-tu trouvé l'ameublement du ſallon de Compagnie & de ta chambre à coucher ?

M. DE FLORVILLE.

Tu l'as choiſi, & c'eſt aſſez pour qu'il ſoit de mon goût ; j'y aurois cependant déſiré un peu plus de ſimplicité. Cette maiſon n'eſt, à la vérité, qu'à une demi-lieue de Paris, mais elle n'en eſt pas moins regardée comme une maiſon de campagne, c'eſt pourquoi l'ancien meuble, quoiqu'un peu ſimple, lui convenoit aſſez. --- Ah ! j'ai remarqué en entrant dans ma chambre, qu'en faiſant des changemens on avoit oublié d'y replacer ce qui en faiſoit le plus bel ornement.

Mad. DE FLORVILLE.

Quoi donc ?

M. DE FLORVILLE.

Le portrait de mon père ; je ſuis étonné que cet oubli ne t'ait pas frappé.

Mad. DE FLORVILLE.

Je l'ai fait ôter, parce qu'il étoit si mal peint & dans un costume . . .

M. DE FLORVILLE.

Il étoit ressemblant : je le tenois de lui, c'en est assez pour me faire oublier ces défauts & me rendre ce tableau plus précieux que toutes les gravures futiles que tu as fait mettre à sa place : je te serai obligé de l'y faire replacer.

Mad. DE FLORVILLE.

La Fleur l'apportera chez un peintre connu, pour faire repeindre les habits.

M. DE FLORVILLE.

Non : ce seroit le dégrader & ôter son mérite à mes yeux: l'habit simple qui le couvre, peint sa candeur, sa franchise ; & au lieu de reconnoître dans ce tableau, un homme respectable, un bon pere de famille, on n'y verroit plus qu'un de ces vieillards modernes, de ces Narcisses sexagenaires, dont l'accoutrement ridicule sert de risée à la jeunesse & de honte à la vielleste censée.

Mad. DE FLORVILLE.

Quelle idée !

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Mettons notre projet à exécution. -- A propos je ne sais si je t'ai dit que je soupe ce soir à Paris.

Mad. DE FLORVILLE, *avec aménité.*

Ce soir ? . . . Comment ! . . . A peine arrivé, après deux ans d'absence, tu veux . . . Ah ! la premiere semaine m'appartient toute entiere, & c'est un caprice....

M. DE FLORVILLE.

C'est un engagement sacré.

Mad. DE FLORVILLE.

Oh ! tu penses bien que je ne me départirai pas de mes droits.

M. DE FLORVILLE.

C'est une permission que je te demande & que tu ne peux me refuser, car il m'est impossible....

Mad. DE FLORVILLE, *avec grace.*

Impossible soit; mais je ne te l'accorderai pas, & tu souperas ici.

M. DE FLORVILLE.

Pour la premiere fois, tu me permettras de te désobéïr, après cela tu seras libre de me retenir quinze jours de suite.

Mad. DE FLORVILLE.

Il n'est point d'engagemens de cette nature que l'on ne puisse remettre.

M. DE FLORVILLE.

Celui-ci ne peut souffrir de retard, & ma parole est engagée.

Mad. DE FLORVILLE.

Tu piques ma curiosité; quel est donc ce souper si pressant?

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas permis de te nommer la personne chez laquelle je soupe, mais c'est une jeune femme qui vit, dans un quartier retiré, avec ses enfans & son pere, qui la consolent de l'absence d'un époux qu'elle chérit, & qui a été obligé de traverser la mer pour une affaire d'honneur. Je fis la connoissance de ce jeune homme, chez un de ses parens, à St. Domingue; lors de mon départ, il me chargea de donner de ses nouvelles à sa femme, & de lui remettre quelqu'argent qu'elle attend avec impatience; je lui donnai ma parole qu'il ne s'écouleroit pas deux jours après mon arrivée sans que je me fusse acquitté de cette commission, qui me flattoit beaucoup; en arrivant j'ai écrit à la jeune femme, & elle m'attend ce soir.

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien! il faut lui écrire de suite que vous irez demain.

M. DE FLORVILLE.

J'ai donné ma parole; & quand je n'aurois fait qu'une simple promesse, elle n'en seroit pas moins sacrée vis-à-vis d'un ami.

Mad. DE FLORVILLE.

Mais Monſieur . . . .

M. DE FLORVILLE.

Mettez-vous à ſa place, ma bonne amie ; ſi ce jeune homme fût revenu en France avant moi, & que je l'euſſe chargé de vous donner de mes nouvelles, je préſume aſſez de votre amitié, pour croire que le moindre retard de ſa part vous eût cauſé une peine inſenſible.

Mad. DE FLORVILLE.

Laiſſez-là les comparaiſons. -- Vous ſouperez ici.

M. DE FLORVILLE.

Tu ſais mes raiſons ; je n'ai plus rien à dire.

Mad. DE FLORVILLE.

Monſieur de Florville ! . . . voilà un refus bien obſtiné pour une cauſe bien légère. -- (*Avec effort.*) Mais écoutez . . . J'ai invité toute ma ſociété à une fête que je donne pour vous, & vous n'aurez pas, je penſe, la malhonnêteté d'y manquer ?

M. DE FLORVILLE.

Pourquoi m'avoir dit ton ſecret ? Cette idée diminuera le plaiſir que je me promets de goûter ce ſoir.

Mad. DE FLORVILLE.

C'eſt-à-dire, que malgré cela vous irez à Paris ?

M. DE FLORVILLE.

Je te l'ai déja dit ; & crois que les perſonnes avec leſquelles je ſouperai, célébreront mon retour de meilleur cœur que celles que tu as invitées, qui ne me connoiſſent vraiſemblablement pas.

Mad. DE FLORVILLE.

Point d'ironie, s'il vous plaît.

M. DE FLORVILLE.

Non : je parle ſincèrement. Songe donc que je ſouperai avec la femme, le père, les enfans de mon ami ; que je tiendrai-là ſa place ; qu'il croiront l'entendre parler par ma bouche ; que chaque mot qui aura quelque rappport à lui, ſera dévoré par toute ſa famille qui l'idolâtre. Conçois-tu un plus

plus beau rôle, ſi ce n'eſt celui de l'époux lui-même !

Mad. DE FLORVILLE.

C'en eſt trop. Ce refus cache un myſtère ; & ſi vous vous obſtinez encore... (*Le père Candor & les enfans entrent*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE CANDOR, *tenant* AUGUSTE ET JULIE *par la main.*

Mad. DE FLORVILLE, *avec dépit, mais ſans aigreur.*

AH ! mon pere ! vous venez dans un moment....

LE PERE CANDOR, *voulant ſortir.*

Je me retire... Venez, mes enfans, retournons au jardin.

M. DE FLORVILLE, *l'arrêtant.*

Non, mon père, non, vous ne pouvez jamais être de trop dans nos converſations. — Ma femme, vous n'avez pas de meilleur ami que celui qui vous donna le jour.

LE PERE CANDOR.

Vous liſez dans mon cœur, Monſieur de Florville.

M. DE FLORVILLE.

Appellez-moi votre fils, ou je croirai que vous m'en voulez. — Eh bien, vous venez du jardin avec vos petits enfans, ils vous ont fait enrager, je gage ?

AUGUSTE.

Ah ! mon Dieu non ; quand nous ſommes avec notre grand papa, nous ſommes toujours ſages.

LE PERE CANDOR.

Cela eſt vrai. Depuis que je ſuis ici, je vais,

tous les matins, au jardin avec eux; ils me tiennent l'échelle, je leur cueille des fruits; nous déjeûnons ensemble, & je mange de meilleur appétit.

M. DE FLORVILLE.

Ils vous donnent bien de la peine.

LE PERE CANDOR.

De la peine!

M. DE FLORVILLE, *avec ironie.*

Oui, mon père, leur mère est occupée aux petits détails du ménage, & n'a pas le tems de veiller sur eux.

Mad. DE FLORVILLE, *bas.*

Songez, Monsieur.....

M. DE FLORVILLE.

Leur bonne est à la toilette de sa maîtresse, & ne peut pas.....

Mad. DE FLORVILLE, *bas.*

Monsieur de Florville.....

M. DE FLORVILLE, *avec aménité.*

Vous seul, vous seul prenez le soin de les dissiper, de les amuser; mais j'espère que quand je serai débarrassé de quelques affaires importantes, je le partagerai avec vous.

LE PERE CANDOR.

Et vous appellez cela de la peine? — La vieillesse & l'enfance se ressemblent, vous le savez, & j'avoue que je ne suis à mon aise qu'avec eux; eux seuls me passent mes petits défauts, ou ne s'en apperçoivent pas : plus on approche de Paris, plus la vieillesse est dédaignée, l'enfance seule conserve pour elle une amitié mêlée de respect. — De la peine! Ah! mon fils, vous sentirez un jour que c'est un grand plaisir!

M. DE FLORVILLE.

Eh bien! ce plaisir, je prétends dans quelques jours le partager avec vous.

LE PERE CANDOR, *avec peine.*

Dans quelques jours... vous le goûterez seul.

M. DE FLORVILLE, *étonné.*

Expliquez-vous ?

Mad. DE FLORVILLE, *embarrassée & avec peine.*

Mon père veut dire que cette campagne, qui est aux portes de Paris, est trop bruyante pour lui ; & comme je me suis apperçue qu'il s'y déplaisoit, & que d'ailleurs il n'est venu que pour passer quinze jours....

LE PERE CANDOR, *avec douleur.*

Il est vrai... & les quinze jours expirent demain.

AUGUSTE, *au père Candor..*

Demain ? Tu ne nous avois pas dit cela ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec dépit & à demi-voix.*

Taisez-vous, Monsieur.

M. DE FLORVILLE, *avec douceur.*

Ecoutez, ma bonne amie ; votre père est venu passer ici quinze jours pour vous voir seulement ?

Mad. DE FLORVILLE.

Et... pour se dissiper.

M. DE FLORVILLE.

Vous ne pensiez pas que j'arriverois dans ce court espace de tems ; mais enfin le ciel l'a voulu, & je l'en remercie.... S'il lui prenoit envie d'y passer quinze jours pour moi à present.

LE PERE CANDOR, *avec chaleur.*

Ah ! si ma fille....

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Allons, allons, voilà qui est arrêté, (*à sa femme, avec une gaieté mêlée d'ironie*). Eh bien, il restera. (*Au père Candor*). Et si au bout de ce tems vous êtes accoutumé à ce pays-ci, vous y resterez tant qu'il vous plaira (1).

---

(1) Il est impossible d'indiquer ici la Pantomime expressive de M. Grangé dans cette Scène ; le trait : HÉ BIEN IL RESTERA, est de lui, & fait le plus grand effet au théatre, parce qu'il lui a été inspiré, par son cœur, dans un de ces momens heureux, où le grand Acteur s'indentifie totalement avec le personnage qu'il représente.

JULIE.

Mon papa, comme nous vous aimons !

AUGUSTE.

Tu resteras tant que tu voudras. Ah ! reste toujours ; tu vois que mon papa t'aime bien.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Et votre mère aussi, mes enfans, m'aime bien.... Je resterai tant que vous voudrez.

AUGUSTE ET JULIE.

Oh ! toujours, toujours.

LE PERE CANDOR.

Ces pauvres enfans ! Est-ce qu'il est possible de ne pas les aimer ?

Mad. DE FLORVILLE, *à part, avec peine.*

Quelle souffrance ! Ils ne s'en iront pas.

AUGUSTE, *bas.*

Mon papa, avez-vous fait ma paix avec maman ?

M. DE FLORVILLE.

Sois tranquille, elle ne t'en veut pas.

AUGUSTE.

Maman, je vous assure que je serai plus attentif une autrefois, & que je prendrai garde....

Mad. DE FLORVILLE, *revenant à elle.*

Que me voulez-vous ? Que dites-vous, Monsieur ?

AUGUSTE.

Que quand vous serez à votre toilette, je n'irai point.....

Mad. DE FLORVILLE.

C'est bon, c'est bon.... (*à part, avec douleur*). C'est un supplice.

M. DE FLORVILLE, *au père Candor.*

Mon père, si vous êtes libre ce matin, nous irons ensemble, faire un tour du côté de ce petit bois....

AUGUSTE, *gaiement.*

Où nous allâmes hier ? Près de ce vieux mur où il y a un nid de pierrots ? Oh ! je le reconnoîtrai bien.

M. DE FLORVILLE.

Oui, justement. Va chercher ton chapeau, & nous irons tout de suite. (*Auguste sort en sautant*).

LE PERE CANDOR.

C'eſt un peu loin, & ma fille n'y viendra pas, ſans doute ?

M. DE FLORVILLE, *avec ironie.*

Non ; elle donne à ſouper ce ſoir, & elle n'a pas trop de tems....

Madame DE FLORVILLE, *avec un dépit qu'elle cherche à cacher.*

Non, mon père, je n'irai point.

M. DE FLORVILLE.

Allez, père Candor, je vous ſuis, & nous nous promenerons juſqu'au dîner. (*Julie ſort en courant, le père Candor court après elle*).

SCENE VI.

M. ET MAD. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE.

VOUS, ma bonne amie, ſongez à tout préparer pour bien recevoir votre monde ; que mon abſence ne trouble point la fête ; j'arriverai peut-être avant qu'elle ſoit tout-à-fait finie.

Mad. DE FLORVILLE, *avec peine.*

Un moment, Monſieur. Voyez quelle ſera mon humiliation ! ſongez que c'eſt prouver à toute ma ſociété, non-ſeulement le peu de pouvoir que j'ai ſur votre cœur, mais encore le peu de cas que vous faites des perſonnes qui la compoſent.

M. DE FLORVILLE.

Tu m'excuſeras, en leur diſant mes raiſons.

Mad. DE FLORVILLE, *avec abandon.*

On les croira feintes, & je n'en trouverai pas d'aſſez fortes pour vous excuſer ; il n'en exiſte point.

M. DE FLORVILLE.

J'ai donné ma parole.

Mad. DE FLORVILLE.

Ce voyage d'outre-mer vous a changé, Monſieur, & vous ne vous appercevez pas que votre manière d'agir avec moi.....

M. DE FLORVILLE, *avec tranquillité.*

Eſt la même qu'avant mon départ, & mes ſentimens pour toi ne ſauroient changer.

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Craignez de me donner des ſoupçons.....

M. DE FLORVILLE, *toujours avec tranquillité.*

Ton cœur eſt incapable de douter du mien; mais je vais rejoindre ton père & nos enfans, & à notre retour j'eſpère que tu auras oublié....

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Je ne l'oublierai de ma vie. Un mot encore.....

M. DE FLORVILLE, *avec douceur & aménité.*

Ce ſeroit vainement... Adieu, tu ſais qu'ils m'attendent. (*Il s'arrête au fond, & fait des ſignes da contentement*).

SCENE VII.

MAD. DE FLORVILLE, *ſeule.*

QUELLE froideur! je ne puis m'y méprendre, il n'eſt plus le même... Il ne me traitoit pas ainſi avant ſon départ.... L'abſence auroit-elle changé ſon caractère?... Je me faiſois un plaiſir de le ſurprendre; mon amour-propre jouiſſoit d'avance des complimens que j'allois recevoir: Monſieur de Florville paſſoit pour un homme aimable.... il l'eſt encore avec mon père, ſes enfans.... Non, ce n'eſt qu'avec moi ſeule.... Aurois-je quelque choſe à me reprocher?.... (*avec abandon*). Ah! je ferois tout pour mériter la tendreſſe de mon époux.... Mais quel eſt ce ſouper ſi preſſant, cette femme ſi intéreſſante, cette famille..... Seroit-ce une fable, ou la jeune

femme feroit-elle?..... (*avec douleur*). Je ne fuis point jaloufe de mon époux; mais s'il m'eftimois affez peu pour me donner une rivale, cette humiliation m'arracheroit la vie. (*Elle fe jette dans un fauteuil*).

SCENE VIII.

LISETTE, MAD. DE FLORVILLE.

LISETTE, *accourant*

MADAME....

Mad. DE FLORVILLE.

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

Votre couturiere vient d'apporter la robe que vous devez mettre ce foir; elle eft charmante, toutes les femmes en feront jaloufes, &.... Mais qu'avez vous?.. Cet air trifte....

Mad. DE FLORVILLE, *oppreffée.*

As-tu vu Monfieur de Florville?

LISETTE.

Il vient de fortir avec le pere Candor & les enfans; il avoit l'air fort fatisfait.

Mad. DE FLORVILLE.

Il ne foupe pas ici.

LISETTE.

Et cette fête que vous donnez pour célébrer fon retour, & à laquelle vous avez invité tant de monde!

Mad. DE FLORVILLE.

Il n'y fera point: rien n'a pu l'arrêter; il a promis d'aller fouper à Paris avec une jeune femme, &...

LISBTTE, *vivement.*

Avec une jeune femme?... Et c'eft lui-même qui vous l'a dit?..

Mad. DE FLORVILLE.

Lui-même.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle être sûr de la façon de penser de son épouse... Ne plaisantez-vous point?

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Je n'en ai nulle envie.

LISETTE.

Vous a-t-il dit aussi son nom, sa demeure?... C'est apparemment quelque femme qu'il a connu à Saint-Domingue, & qui aura passé en France dans le même vaisseau que lui.

Mad. DE FLORVILLE.

Dans le même vaisseau, dis tu? Mais... en effet, cela me paroît plus vraisemblable que ce qu'il m'a dit : il m'a caché son nom & sa demeure, & s'est contenté de me dire qu'elle logeoit dans un quartier retiré.

LISETTE.

C'est tout simple, comme toutes les femmes honnêtes.

Mad. DE FLORVILLE.

Sérieusement, Lisette, tu penses?...

LISETTE.

Moi, Madame, je ne pense rien.

Mad. DE FLORVILLE.

Tu peux parler. J'ai toujours aimé & estimé Monsieur de Florville; mais je n'ai jamais eu la folie de concevoir la moindre jalousie....

LISETTE.

C'est fort bien fait; ainsi ce souper, ce rendez-vous?...

Mad. DE FLORVILLE.

Ce rendez-vous, Lisette!

LISETTE.

Que voulez-vous penser de ce refus?

Mad. DE FLORVILLE.

Il prétend que c'est une affaire très-pressée, qu'il a donné sa parole....

LISETTE.

Il n'y a point d'affaire, point de parole qui tienne. Je

Je voudrois bien que mon mari, (si j'en avois un, s'entend) m'objectât, pour s'absenter; après un voyage de deux ans, qu'il a des affaires, des soupers; & le même jour sur-tout où j'aurois pris la peine d'inviter ma société à une fête que je donnerois exprès pour lui.... Je le voudrois.... Il iroit, peut-être, comme votre infidèle, mais je ne le lui pardonnerois de ma vie.

Mad. DE FLORVILLE, *avec douleur.*

Tu m'ouvres les yeux. Je n'osois me livrer à mes soupçons; mais je commence à croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés.

LISETTE.

Vous pleurez, je crois.... J'espère que c'est de dépit.

Mad. DE FLORVILLE.

Comptes-tu pour rien la honte de me voir dédaignée? Songe que cela peut se savoir dans le monde.... Ah! ma chere Lisette, aide-moi à me convaincre de la perfidie de Monsieur de Florville: l'incertitude est désespérante.

LISETTE.

Voyons.... Comment nous y prendrons-nous?

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Ne pourrois-tu pas engager la Fleur, comme si cela venoit de toi, à prendre un cheval, à suivre de loin sa voiture, & à s'informer du nom de la personne chez laquelle il le verra descendre?

LISETTE.

Je ferai tout pour vous obliger. Soyez tranquille: vous connoissez l'intelligence de la Fleur: avant minuit nous aurons de ses nouvelles.

Mad. DE FLORVILLE.

J'y compte.

LISETTE.

Vous, bannissez le chagrin & ne songez qu'à vous dissiper.

Mad. DE FLORVILLE.

Quant à mon père & à mes enfans....

LISETTE.

Laiſſez-moi faire, ils ſeront tous trois couchés à la chûte du jour.

Mad. DE FLORVILLE, *à part, avec douleur.*

Ah ! Monſieur de Florville !

LISETTE.

Oui, je ſais qu'il eſt dur de ſe voir trahie, à votre âge ſur-tout. Allons, contraignez-vous juſqu'à ce qu'il ſoit parti ; & ce ſoir, la compagnie, le ſouper, le bal, acheveront de vous diſſiper.

Mad. DE FLORVILLE, *en ſortant.*

Tu me réponds de la Fleur ?

LISETTE.

Il le ſuivra, ſoyez en sûre. (*Seule, en s'en allant*). Pourquoi brûle-t-on de ſavoir ce qu'on devroit toujours vouloir ignorer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une chambre meublée simplement ; au fond & dans les angles ; à droite & à gauche, sont deux portes, qui sont celles des chambres à coucher des enfans : à gauche & sur le devant, est la porte de la chambre du père Candor. Les Acteurs entrent à droite. Il y a une table sur le devant du théâtre.

Au lever de la toile, les enfans soupent à une petite table, placée au fond du théâtre. Lisette est près d'eux, un Domestique les sert.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE ET JULIE, *soupant*, LISETTE, UN DOMESTIQUE;

LA FLEUR *entre un instant après le lever de la toile.*

LISETTE, *venant sur l'avant-scène avec la Fleur.*

COMMENT ! tu n'as pas suivi Monsieur de Florville ?

LA FLEUR.

Il y a plus d'une demi-heure qu'il est parti ; il faisoit encore jour ; & Ambroise, qui étoit derrière la voiture, auroit pu m'appercevoir.

LISETTE.

Que va dire Madame ?

LA FLEUR.

Tu vois que ce n'est pas manque de bonne volonté, puisque je suis tout botté ; d'ailleurs, ma chere Lisette, cela dérangeoit un peu notre joli plan : Monsieur de Florville, qui a été en bonne fortune, m'auroit peut-être fait courir tout Paris ; & c'étoit une

ſoirée perdue, tandis que nous pouvons l'employer agréablement. Champagne & la Jeuneſſe ſont dans l'antichambre : ils annoncent; on va bientôt jouer, tu ſeras libre ; on me croit à Paris, & nous pourrons cauſer. J'ai bien des choſes à te dire.

LISETTE, *à Julie.*

Allons, Mademoiſelle, dépêchez-vous.

LA FLEUR.

L'arrivée de Monſieur de Florville dérange un peu notre petite fortune ; il a l'air rangé, économe ; d'ailleurs ce vieux Ambroiſe que Madame maltraitoit en ſon abſence, va rentrer en crédit ; & ſi tu m'en crois nous quitterons le ſervice. Où les maîtres ſont ſages, les valets ſont miſérables, qu'en penſes-tu, Liſette ?

LISETTE.

Je crois que tu as raiſon, mon cher la Fleur. Oui, voilà Monſieur arrivé, plus de jeu, plus de bal, plus de grands dîners.

LA FLEUR.

Conſéquemment plus de profits. Si tes épargnes ſont auſſi conſidérables que les miennes, nous en auront aſſez, &....

LISETTE.

Je gage pour le double. Comptes-tu pour rien le produit de ce que Madame appelle ſes chiffons, qui ſont des robes preſque neuves, des bonnets encore très-frais, toutes les ſottiſes qui ſervent à la parure d'une coquette, & qui n'ont de valeur qu'autant qu'elles ſont nouvelles, tout cela paſſe à la femme de chambre.

LA FLEUR.

Je te l'ai déjà dit, ſi tu veux joindre nos petites fortunes en joignant notre ſort, je te promets de doubler nos fonds avant deux ans.

LISETTE.

Oh ! tu exagères.

LA FLEUR.

Toi, de la figure, moi de l'eſprit ; ajoute à cela un

peu d'argent ; voilà de quoi parvenir aux plus grandes places.

LISETTE.

Oui, mais la naiſſance....

LA FLEUR.

Eh bien ! nous l'acheterons, & l'on n'aura plus rien à nous reprocher. Quelle perſpective agréable ! je m'en réjouis d'avance. (*Il écoute*).

LISETTE.

Qu'as-tu ?

LA FLEUR, *épouvanté.*

Ah ciel ! je crois entendre Madame... Que dire ! que faire !

LISETTE, *regardant.*

C'eſt elle-même. Ne perdons pas la tête. Dis comme moi.

LA FLEUR.

S'il faut mentir, je ſuis ton homme.

LISETTE.

Feins d'arriver... l'air fatigué, harraſſé.

LA FLEUR.

Comment cela ?

LISETTE.

Bon. — Paix. — Elle entre.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DE FLORVILLE, *très-parée.*

MAD. DE FLORVILLE.

COMMENT ! ces enfans ne ſont pas encore couchés ?

LISETTE.

Madame... j'allois....

Mad. DE FLORVILLE.

Ah ! Lisette, tu ne peux concevoir ce que je souffre : j'ai voulu jouer : à chaque instant je faisois de fautes. Si tu avois vu mon embarras, quand on m'a demandé où étoit M. de Florville.... Comment ! vous voilà, la Fleur ?

LA FLEUR, *embarrassé.*

Oui, Madame... me voilà.

LISETTE.

Il arrive à l'instant.

Mad. DE FLORVILLE, *vivement.*

Eh bien ! l'avez-vous suivi ? L'avez-vous vu entrer ? Où ? Comment se nomme-t-elle ?

LA FLEUR.

Madame.....

LISETTE.

Il m'a dit... qu'il l'avoit suivi d'aussi loin qu'il avoit pu... pour qu'Ambroise...

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien ! où est-il descendu ?

LA FLEUR.

Dans.... dans une rue, Madame.

Mad. DE FLORVILLE.

J'entends bien ; mais comment se nomme-t-elle ?

LA FLEUR.

Madame... c'est dans le fauxbourg St. Germain, voilà ce dont je suis sûr.

Mad. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas cela que je vous demande, comment se nomme-t-elle ?

LA FLEUR.

Elle se nomme....

Mad. DE FLORVILLE.

Quel est son état ?

LA FLEUR.

Vous confondez, Madame, je ne sais ni son nom, ni son état.

Mad. DE FLORVILLE.

Pourquoi avez-vous donc ſuivi Monſieur de Florville ?

LISETTE, *embarraſſée.*

Il dit... qu'auſſi-tôt que Monſieur eſt entré dans la maiſon..... Ambroiſe eſt reſté ſur la porte.

Mad. DE FLORVILLE.

Ambroiſe !... le ſcélérat !... Protéger les intrigues de ſon maître ! — Il eſt reſté, dites-vous, ſur la porte ?...

LA FLEUR.

Oui, Madame... ſur la porte de l'hôtel.

Mad. DE FLORVILLE.

De l'hôtel ? C'eſt donc une perſonne comme il faut ?

LA FLEUR.

Mais... oui... Je n'en ſais rien, Madame.

Mad. DE FLORVILLE.

Vous êtes un ſot... Quelle perſplexité !... Reconnoîtriez-vous la maiſon, ou l'hôtel où il eſt deſcendu ?

LISETTE.

Oh ! oui, Madame... demain, ſi vous voulez....

Mad. DE FLORVILLE, *avec chaleur.*

Demain, Liſette ?... Ce ſoir, à l'inſtant. — Prenez un cheval, retournez dans la rue où vous l'avez vu deſcendre ; attendez qu'il ſoit ſorti ; informez-vous du nom, de l'état, du pays de la Dame... Voilà ma bourſe, partagez avec les domeſtiques de la maiſon, & ne revenez que bien inſtruit.

LA FLEUR, *va pour ſortir & revient.*

Mais... Madame, ſi...

Mad. DE FLORVILLE.

Quoi ! que voulez-vous encore ?

LA FLEUR.

Si.... Monſieur....

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien ?

LA FLEUR.

Ne ſortoit pas de l'hôtel.

Mad. DE FLORVILLE.

S'il ne ſortoit pas !... Il ſemble qu'il ſe plaiſe à me déſeſpérer. — Allez & ne paroiſſez devant moi qu'avec des renſeignemens certains.

LA FLEUR, *en ſortant.*

Allons... (*regardant la bourſe*) ; l'excellent métier ! on paie juſqu'à nos menſonges. (*Il ſort*).

SCENE III.

MAD. DE FLORVILLE, LISETTE, JULIE ET AUGUSTE, *à table.*

Mad. DE FLORVILLE, *s'aſſeyant.*

AH ! Liſette, ſuis-je aſſez humiliée !

AUGUSTE, *ſortant de table.*

Ma bonne, nous avons ſoupé.

Mad. DE FLORVILLE.

Un inſtant, Monſieur. Ne voyez-vous pas que votre bonne eſt avec moi ?

JULIE, *venant ſur l'avant-ſcène.*

Eſt-ce que vous avez du chagrin, maman ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec impatience.*

Taiſez-vous, petite ſotte.... Pourquoi ne les avoir pas couchés ?

LISETTE.

J'allois les ſortir de table quand la Fleur eſt arrivé ; je les coucherai auſſitôt que vous aurez rejoint votre ſociété.

AUGUSTE.

Voulez-vous permettre que nous allions embraſſer notre grand papa avant de nous coucher ?

Mad. DE FLORVILLE.

Non, Monſieur, votre Bonne n'a pas le tems d'attendre

d'attendre votre commodité... (*A part*). Le parjure !

JULIE.

Vous pleurez, maman.

Mad. DE FLORVILLE, *avec humeur & confusion.*

Taisez-vous, vous dis-je, vous n'ouvrez la bouche que pour dire des sottises.

AUGUSTE, *bas à Julie.*

Tais-toi donc. Est-ce que tu ne vois pas que maman a de l humeur?

Mad. DE FLORVILLE, *se levant avec précipitation, & essuyant ses larmes.*

J'entends du bruit. Je crains de paroître, tant je suis itée.

LISETTE.

Remettez-vous. C'est le père Candor qui va se coucher.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE CANDOR, *un bougeoir à la main.*

Mad. DE FLORVILLE, *avec étonnement.*

COMMENT ! mon père, il y a une heure qu'il fait nuit... Je croyois que vous reposiez.

LE PERE CANDOR.

Je me suis amusé à voir les préparatifs du bal & du feu d'artifice.

AUGUSTE ET JULIE, *gaiement.*

Un feu d'artifice? Est-ce que nous ne le verrons pas, maman?

Mad. DE FLORVILLE.

Lisette, couchez-les. (*Au père Candor*). Pourquoi parler de cela devant les enfans? (*Lisette amène les enfans au fond du théâtre, & défait leur coîfure*).

LE PERE CANDOR.

Et vous, ma fille, pourquoi les priver d'un plaisir qu'il vous coûte si peu de leur procurer ?

Mad. DE FLORVILLE.

Je suis assez raisonnable pour gouverner seule mes enfans, & je suis étonnée, mon père....

LE PERE CANDOR.

Point d'humeur. Je vous cherchois pour vous dire que la compagnie étoit inquiète de vous.

Mad. DE FLORVILLE, *avec peine & étonnement.*

Est-ce que quelqu'un vous a parlé ?

LE PERE CANDOR.

Oui. Une jeune dame, très-brillante, s'est adressée à moi, & m'a dit : mon ami, savez-vous ce qu'est devenue Madame de Florville ?... Je lui ai répondu, assez indifféremment, que je n'en savois rien. Peut-être m'a-t-elle pris pour un de vos domestiques ; la méprise est pardonnable.

Mad. DE FLORVILLE, *émue.*

Mon père !....

LE PERE CANDOR.

Elle n'est pas obligée de savoir que la bure couvre celui qui vous donna le jour, mais elle ne doit pas ignorer que l'habit le plus simple couvre souvent l'homme le plus vertueux. (*Avec douleur.*) Adieu, ma fille, demandez au Ciel de n'être jamais méprisée par vos enfans, car c'est la plus grande des humiliations. — Bon soir mes enfans, aimez bien votre mère, & le Ciel vous bénira. (*Il entre dans sa chambre.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, *hormis* LE PERE CANDOR.

AUGUSTE, *à Lisette.*

MA Bonne, qu'est-ce qu'il a notre bon papa ? On diroit qu'il pleure.

Mad. DE FLORVILLE.

Je ne puis reſpirer.

JULIE, *entrant dans ſa chambre.*

Bon, ſoir maman.

AUGUSTE, *de même.*

Bon ſoir, ma petite maman.

Mad. DE FLORVILLE, *très-émue.*

Liſette, as-tu entendu mon pere?

LISETTE.

Non; mais qu'avez-vous? vous pleurez, je crois... Que vous a-t-il dit? Quelque dicton, quelque vieille ſentence? Allons, allons, ſéchez vos larmes & allez rejoindre la compagnie, un vingt-un fera oublier tout cela. Pauvres femmes! comme nous ſommes foibles! comme un rien nous émeut! parce qu'on a un père & des enfans, faut-il renoncer à tout plaiſir? Non, chaque âge a les ſiens, la vieilleſſe aime la tranquillité, l'enfance, le tumulte, & votre âge, la parure, le jeu, la ſociété. Rentrez, croyez-moi, & ne ſongez ni à la perfidie de votre époux, ni aux froids raiſonnemens du père Candor.

Mad. DE FLORVILLE.

Liſette, vous vous oubliez... Allons, je vais tâcher de me diſſiper, car depuis que Monſieur de Florville eſt ici, je n'ai eu de moment agréable que celui de ſon arrivée. (*Elle ſort*).

SCENE VI.

LISETTE, *ſeule.*

MA pauvre maîtreſſe! on diroit preſque qu'elle eſt jalouſe... jalouſe de ſon époux! c'eſt bien vouloir ſe rendre malheureuſe. (*Allant à la porte de la chambre d'Auguſte, puis à celle de Julie, & les appellant à demi-voix*). Auguſte. — Julie. — Ils dorment déjà, c'eſt bon. Allons voir ce que la Fleur eſt devenu. (*Elle emporte la bougie*).

SCENE VII.

Le Théâtre est très-sombre.

AUGUSTE ET JULIE.

AUGUSTE, *entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

ELLE est sortie... Allons, ma sœur.

JULIE, *entr'ouvrant la sienne.*

Tu es bien sûr que ma bonne...

AUGUSTE, *à demi-voix.*

Oui, elle a emporté la lumière, elle ne pense plus à nous. Allons frapper à la porte de notre grand papa.... Donne-moi la main. (*Ils vont en tâtonnant du côté de la porte*).

JULIE.

De quel côté?

AUGUSTE.

A ta droite.... Viens donc.

JULIE, (*prenant Auguste par le bas de son habit*).

Ah! je tiens. — Ce bon papa! il avoit l'air bien triste quand il est entré dans sa chambre; je crains bien qu'il ne veuille pas jouer ce soir.

AUGUSTE.

Oh que si: il est si bon! (*Arrivant à la porte*).. Attends.... je crois que j'y suis. (*Il frappe doucement*). Mon bon papa, mon bon papa.

LE PERE CANDOR, *dans sa chambre.*

Un instant, un instant, mes enfans.

AUGUSTE, *très-gaiement.*

C'est bon. Entends-tu, il va venir.

JULIE.

Le bon papa! ça me fait bien de la peine quand maman lui parle durement.

AUGUSTE.

Et à moi donc. Tout-à-l'heure quand il nous a

dit : bon ſoir, mes enfans, les larmes me ſont venues aux yeux ; j'allois pleurer, mais je me ſuis retenu, parce que maman étoit là. (*Il écoute*). Mais... oui... je l'entends.

SCENE VIII.

LE PERE CANDOR, JULIE, AUGUSTE.

LE PERE CANDOR, *un bougeoir d'une main, & des cartes & une bourſe de l'autre.*

EH bien ! mes enfans, vous venez donc chercher votre revanche ? Je vous ai gagné hier au ſoir bien de l'argent. (*Julie range la table*).

AUGUSTE.

Oui, mais c'eſt égal, quand nous n'en avons plus, tu nous en donnes.

LE PERE CANDOR.

Et ſi vous me faites banqueroute ? Si — Prenez garde de vous faire mal. — Si vous ne me payez pas ?

JULIE.

Si nous ne te payons pas.... Eh bien ! tu t'en conſoleras, parce que tu n'es pas avare, toi. — Auguſte, apporte le fauteuil pour mon bon papa.

AUGUSTE, *mettant le fauteuil près de la table.*

Tiens aſſieds-toi, tu dois être las, car nous t'avons bien fait courir ce matin.

LE PERE CANDOR, *s'aſſeyant.*

Il eſt vrai, mais cela me fait du bien. — Tenez, je n'ai rien oublié, voilà les cartes, & voilà notre petite fortune. — Julie, voilà ton argent ; Auguſte, voilà le tien, & voilà le mien. Je vais diſtribuer les cartes. Coupe, Julie, tu me porteras bonheur. (*Elle coupe.*) Allons, mes enfans, mettons au jeu ! (*Ils mettent au jeu*).

AUGUSTE, *pendant qu'il diſtribue les cartes.*

C'eſt un joli jeu que la bataille, je l'aime bien

mieux que celui que maman joue avec Monſieur Dorval.

JULIE.

Elle l'appelle le *piquet* ; je n'y comprends rien.

AUGUSTE.

Elle ſe fâche toujours quand elle joue ce jeu là, & nous, nous rions toujours quand nous jouons le nôtre, ainſi c'eſt le nôtre qui vaut mieux.

LE PERE CANDOR, *ramaſſant ſes cartes.*

Vous avez raiſon, mes enfans, ne regardez jamais le jeu que comme un amuſement. Si vous aviez eu un ſeul inſtant d'humeur en jouant avec moi, j'aurois quitté le jeu tout de ſuite.

AUGUSTE, *jouant.*

De l'humeur ? Et pourquoi ? — Ramaſſe tes cartes, ma ſœur. — Que je perde, que je gagne, c'eſt toujours ton argent. — Bataille. — Et puis, nous ne jouons que pour le plaiſir d'être avec notre bon papa. — A toi, Julie.

JULIE, *jouant.*

As de carreau ; c'eſt pour moi.

LE PERE CANDOR.

Mes enfans, quand je ne ſerai plus ici, jouerez-vous enſemble le ſoir ?

AUGUSTE.

Eſt-ce qu'on peut jouer ſans lumière ? — Ah ? bataille de Rois. -- Et d'ailleurs, quand nous en aurions, nous n'oſerions pas jouer ſeuls, parce que ſi maman nous ſurprenoit....

LE PERE CANDOR.

Et ſi elle vous ſurprenoit à préſent ?

AUGUSTE.

Nous en ſerions bien fâchés ; mais malgré cela, nous ſavons bien que nous ne pouvons pas faire de mal quand nous ſommes avec toi.

LE PERE CANDOR.

Votre maman ne vous fait coucher de bonne heure que parce qu'elle croit que cela vous fait du bien, & moi je ne conſens à jouer tous les ſoirs avec vous,

que parce que je ſais que vous ne vous endormez pas de bon cœur quand je ne vous ai pas embraſſés. -- Roi de pique.

JULIE.

Prends, Auguſte.

AUGUSTE.

Oh ! ça c'eſt vrai, & puis, eſt-ce que tu crois que nous nous coucherions ſi tranquillement, ſans l'eſpérance de nous amuſer avec toi quand ma Bonne eſt ſortie ? -- Joue donc, ma ſœur. -- Demande à Julie, nous ne ſommes ſages que depuis que tu es ici.

JULIE.

Oh oui ! & ſi tu veux que nous ſoyons toujours ſages, il faut y reſter toujours. (*Elle l'embraſſe*).

LE PERE CANDOR, *à part.*

Les charmans enfans ! Quel cœur ! Puiſſent-t-ils n'être jamais corrompus par les mœurs du ſiècle ! Puiſſe leur mère....

AUGUSTE.

Tu pleures, mon bon papa.

LE PERE CANDOR.

C'eſt de plaiſir, c'eſt de tendreſſe. (*A part*). Leur amour peut ſeul me faire ſupporter l'indifférence de ma fille. -- Oui, ſans vous, mes enfans, je mourrois de douleur. (*Auguſte pleure d'attendriſſement*).

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FLORVILLE, AMBROISE, *tenant un panier couvert.*

M. DE FLORVILLE, *bas.*

ILs ſont enſemble ; cachons-nous de ce côté. Perſonne ne nous a vus, je penſe ?

AMBROISE, *poſant le panier.*

Non, Monſieur.

M. DE FLORVILLE.

Ecoutons. Ils ne me croient pas si près. (*Ils restent au fonds*).

LE PERE CANDOR.

Qu'as-tu Auguste ? Allons mon enfant, songe à ton jeu.

AUGUSTE, *pleurant & relevant les cartes.*

Je prends. -- Oh ! tu crois, parce que je suis jeune que je ne vois pas ce qui te fait de la peine... Avant-hier, quand je t'ai rencontré derrière la petite charmille, tu as cru que j'arrivois ; tu as cru, parce que j'avois les yeux rouges, que maman m'avoit grondé...

LE PERE CANDOR, *ému.*

Eh bien ?

AUGUSTE.

Eh bien. Il y avoit un quart-d'heure que je te voyois sans être vu ; il y avoit un quart-d'heure que je pleurois de te voir pleurer.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Mon enfant, je pleurois, parce que....

AUGUSTE.

Oh ! j'ai tout entendu.... J'aime maman, mais je l'aimerais bien davantage si elle t'aimoit autant que nous.

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Elle m'aime, mes enfans, elle m'aime, j'en suis sûr.

AUGUSTE.

Tiens, mon papa, qui n'est pas ton fils, qui a été absent pendant deux ans, t'a fait plus de caresses, à son arrivée, que maman depuis quinze jours que tu es ici, aussi je l'aime de tout mon cœur.

M. DE FLORVILLE, *toujours dans le fond.*

Que ne les entendez-vous, ma femme ?

LE PERE CANDOR.

Les pauvres enfans. (*regardant à sa montre d'argent*). Comment ! il est près de neuf heures ! nous avons causé plus long-tems qu'à l'ordinaire. (*Ils se lèvent*).

M.

M. DE FLORVILLE, *à Ambroiſe.*

Il eſt tems de paroître.

LE PERE CANDOR.

J'entends du bruit.

M. DE FLORVILLE, *avançant.*

Ne craignez rien, mon père, c'eſt moi, c'eſt Ambroiſe.

LE PERE CANDOR, *avec étonnement.*

Monſieur de Florville !.... Vous nous ſurprenez.... J'eſpère que vous ne me ferez pas un crime...

AUGUSTE, *vivement.*

Mon papa, c'eſt nous qui avons été le réveiller, ce n'eſt pas ſa faute....

M. DE FLORVILLE.

Auguſte, vous oubliez que votre grand papa n'a pas beſoin de ſe juſtifier vis à vis de moi.

LE PERE CANDOR.

Vous avez reſté peu de tems à Paris, par quel haſard ?...

M. DE FLORVILLE.

Je n'y ſuis point allé ; je vous expliquerai cela ; mais, avant tout, nous allons goûter enſemble d'un petit ſouper qu'Ambroiſe a apporté. (*Ambroiſe & les enfans arrangent le petit couvert*).

AUGUSTE ET JULIE, *enſemble gaiement.*

Un ſouper !

LE PERE CANDOR.

Je ne comprends pas.... Ma fille fait donc ?...

M. DE FLORVILLE.

On ne fait rien. Vous voilà tout interdit. Eſt-il donc ſi étonnant de voir un père, qui aime ſes enfans, préférer un petit ſouper de famille à un grand repas d'étrangers ? Allons, allons, mes amis. -- (*Ils aident tous à mettre le petit couvert*).

JULIE.

Et maman ?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Elle m'embarraſſe. (*Haut*). Quelques affaires.... Aſſeyons-nous, mon père, aſſeyez-vous, mes enfans ;

vous avez ſoupé ; mais n'importe, vous vous coucherez un peu plus tard ; & puis, il n'eſt pas tous les jours fête. Te ſens-tu un peu d'appétit, Auguſte ?

AUGUSTE.

Oh ! que oui, mon papa ; & puis le plaiſir....

M. DE FLORVILLE.

Julie a l'air toute interdite. -- Ambroiſe, donne à boire à mon père.

AUGUSTE.

Mon papa, nous allons boire à votre retour. Allons, ma ſœur. (*Ils trinquent*).

M. DE FLORVILLE.

Mes amis, il y a long-tems que je n'ai eu ce plaiſir ; mais j'eſpère le renouveller ſouvent. (*Après avoir bu*). A propos, vous ſavez que j'ai été chercher de l'argent à l'Amérique ; je ſuis riche à préſent, & je me retiens pour jouer tous les ſoirs à la bataille avec vous.

AUGUSTE, *la bouche pleine.*

Vous prêterez donc de l'argent à mon bon papa car il n'eſt pas riche, lui.

M. DE FLORVILLE.

Ton bon papa ſait bien que l'argent que j'ai lui appartient. (*Au père Candor*). Mais, vous ne mangez pas ; vous avez l'air inquiet....

LE PERE CANDOR.

Non, c'eſt que....

M. DE FLORVILLE, *bas, au père Candor.*

Je ne ſuis pas plus tranquille que vous ; mais celle qui cauſe nos peines nous en dédommagera peut-être un jour.

AMBROISE.

Monſieur, j'entends du bruit. (*Monſieur de Florville fait ſigne de parler bas*).

SCENE X.

LES PRÉDÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *sans paroître.*

JE ne sais où est Lisette. J'apperçois de la lumière dans la chambre des enfans; elle y est, sans doute. (*Il entre*). Eh bien! ma chère Li....

M. DE FLORVILLE, *se levant.*

L'importun!

LA FLEUR, *très-étonné.*

Comment!.... Excusez.... Monsieur, ici!... Je me retire.

M. DE FLORVILLE, *le retenant.*

Un instant. Que demandes-tu?

LA FLEUR, *embarrassé.*

Monsieur, pardonnez.... Je cherchois....

M. DE FLORVILLE.

Qui?

LA FLEUR.

Permettez....

M. DE FLORVILLE.

Tu parois étonné de me voir ici. Pourquoi ces bottes, ce fouet?

LA FLEUR.

Monsieur, je... je cherchois Lisette.

M. DE FLORVILLE.

Réponds, d'où viens-tu? Où allois-tu?

LA FLEUR.

Monsieur, j'allois.... Je devois aller.... J'ai feint d'aller....

M. DE FLORVILLE.

Où?

LA FLEUR.

Je ne sais pas, Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Il y a quelque chose là-dessous. Je vais te faire punir si tu n'avoues....

LA FLEUR, *vivement.*

La peste ! comme vous y allez.... C'est Madame qui m'avoit envoyé à Paris.

M. DE FLORVILLE, *le tirant à part.*

Ma femme, dis-tu ?.... Parle bas. Pourquoi faire ?

LA FLEUR.

Pour... pour...

M. DE FLORVILLE.

Tu cherches, tu veux me tromper.

LA FLEUR.

Non, Monsieur, pour... pour acheter quelque chose pour la fête.

M. DE FLORVILLE.

Tu as hésité, tu ments. Je vais envoyer chercher des gens qui te feront parler....

LA FLEUR.

Diable, vous êtes pressant.

M. DE FLORVILLE.

Eh bien !

LA FLEUR, *à part.*

Je vais tout avouer. (*Haut.*) Eh bien ! Madame m'avoit commandé de vous suivre à Paris, &....

M. DE FLORVILLE.

De me suivre ?.... Parle plus bas. Pour quelle raison ?

LA FLEUR.

Pour savoir....

M. DE FLORVILLE.

Acheve.

LA FLEUR.

Le nom & la demeure de la demoiselle chez laquelle vous deviez souper.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Le nom ? La demeure de la demoiselle ?... Quoi ! des soupçons ! — (*Haut*). Et tu as eu la hardiesse de me suivre, tu m'as vu descendre au bas du village,

rentrer par le jardin avec Ambroiſe, & tu as été dire à ma femme ?....

LA FLEUR, *d'un ton important.*

Non, Monſieur, je ſais trop le reſpect que je dois à mon maître pour.... Non, Monſieur, je ne vous ai point ſuivi.

M. DE FLORVILLE.

Je gage que la pareſſe ſeule.... Mais qu'as-tu dit à ma femme ? Quelle réponſe lui as tu faite ?

LA FLEUR.

Ne pouvant me ſauver autrement, Liſette m'a aidé à brocher une petite aventure galante....

M. DE FLORVILLE.

Comment, maraud ! vous avez eu l'inſolence....

LA FLEUR.

Ma foi, Monſieur, mettez vous à ma place, plutôt que d'être renvoyé...

M. DE FLORVILLE.

Impertinent ! ainſi ma femme croit en ce moment, grace à vos ſoins, que je ſuis aux genoux de quelque coquette ?

LA FLEUR.

Quand on ne peut pas dire la vérité, on tâche du moins de faire un menſonge vraiſemblable : eh ! qui diable auroit pu penſer que, tandis que nous vous croyions à Paris en bonne fortune, vous étiez ici à ſouper triſtement avec Monſieur votre beau-père & vos enfans.

M. DE FLORVILLE.

Non pas un impudent valet, qui ſuppoſe toujours des défauts à ſes maîtres.

LA FLEUR.

Si c'eſt-là la récompenſe....

M. DE FLORVILLE.

Je ne récompenſe jamais pour dire la vérité ; mais je ſais punir quand on me fait un menſonge. Montez dans votre chambre, ſans faire de bruit ; Ambroiſe ira avant peu régler votre compte.... Et ſi tu dis un ſeul mot....

LA FLEUR.

Monſieur....

M. DE FLORVILLE.

Vous ne pouvez coucher dans cette maiſon, allez, allez. (*La Fleur ſort*).

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, *hormis* LA FLEUR.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

MA femme me ſoupçonne ! me ſuppoſe une intrigue ! — Je crains qu'elle ne vienne pas.... Oh ! j'ai un monyen sûr pour l'attirer, ſous un prétexte vain, en ces lieux ; & ſi elle tarde encore.... J'entends du bruit.... Si c'étoit elle.... Remettons - nous. (*Il s'aſſied*).

LE PERE CANDOR.

Vous paroiſſez agité.

Mad. DE FLORVILLE, *ſans paroître.*

Que veut dire la Fleur ? Il a l'air égaré....

LISETTE, *ſans paroître.*

Madame, je ne ſais ...

Mad. DE FLORVILLE, *ſans paroître.*

Je ſuis dans une agitation. (*Elevant la voix, & s'adreſſant aux domeſtiques*). Apportez des flambeaux. -- Viens, Liſette ; je ne conçois rien.



SCENE XII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DE FLORVILLE, LISETTE, DEUX DOMESTIQUES, *portant des flambeaux.*

(*Le père Candor & les enfans se lèvent. M. de Florville, seul, reste assis.*

Mad. DE FLORVILLE, *avec un étonnement mêlé d'aigreur.*

COMMENT, mon père ! mes enfans ! Qu'est-ce que cela signifie ?... (*avec un grand étonnement mêlé de confusion*). Dieux ! mon mari !

LISETTE.

C'est lui-même ! je n'en reviens pas.

M. DE FLORVILLE, *tranquillement.*

Pourquoi vous étonner, ma bonne amie ? Vous voyez que votre père, vos enfans, partagent en secret le plaisir que vous cause mon retour.

Mad. DE FLORVILLE.

Comment, Monsieur ! Et ce souper avec cette dame, son père, ses enfans ?....

M. DE FLORVILLE, *se levant.*

A la dame près, je ne vous ai point menti. -- As-tu pu penser que je préférerois la société d'une étrangère à celle de mon épouse ? Non ; celle de mon père, de mes enfans pouvoit seule balancer le plaisir que me cause la tienne.

Mad. DE FLORVILLE, *avec confusion.*

Quoi ! je serois jouée !

M. DE FLORVILLE.

Tu te trompes, ma bonne amie ; voici mes raisons : mon père, mes enfans n'étoient point admis à la fête que tu donnes pour célébrer mon retour ; & comme ce sont, après toi, mes meilleurs amis, il étoit juste qu'ils le célébrassent. J'ai préféré leur petit souper à ton festin ; parce que la vérité, la fran-

chiſe faiſoient les frais de celui-ci, & que l'ennuyeuſe étiquette préſidoit à celui que tu as donné : Il n'y manquoit qu'une perſonne pour le rendre le plus beau de ma vie.

Mad. DE FLORVILLE.

Je ſuis confondue... Quelle leçon terrible ! (*Elle ſe cache le viſage*)

LE PERE CANDOR, *vivement.*

Ah ! je conçois... Quoi, ce ſouper ?... Je ne ſais ſi les larmes qui m'échappent ſont de triſteſſe ou de joie.

Mad. DE FLORVILLE, *bas à Ambroiſe.*

Ambroiſe, amenez ces enfans, & cachez-leur l'embarras de leur mère. (*Ambroiſe ſort avec les enfans ; les domeſtiques laiſſent les flambeaux & ſortent*).

Mad. DE FLORVILLE.

Et j'ai pu ſoupçonner !... Je n'oſe lever les yeux.

M. DE FLORVILLE.

Ne rougis point de tes ereeurs, ta confuſion me dit que tu vas tout réparer.

Mad. DE FLORVILLE.

Le pourrai-je jamais ?

M. DE FLORVILLE.

Il en eſt tems encore. Tes enfans t'aiment, prodigue leur tes ſoins, & ils t'adoreront ; pour ton père, ses larmes te diſent que tu n'as jamais ſorti de ſon cœur.

Mad. DE FLORVILLE.

Suis-je aſſez coupable !

M. DE FLORVILLE.

Non, tu n'es que foible, tu as ſuivi l'exemple dangereux de ces femmes, qui, entraînées par les vains plaiſirs d'une vie bruyante, oublient ce qu'elles doivent à leurs pere, à leur enfans, à leurs époux ; redeviens toi-même, & connois le vrai bonheur.

Mad. DE FLORVILLE.

Et j'ai pu croire les indices fauſſes que mes domeſtiques m'ont données ; j'ai pu croire... Que dis-je ! leurs menſonges ſont moins affreux que mes ſoupçons.

çons. (*A Lisette*). Ne paroissez devant moi que pour recevoir votre compte.

LISETTE.

Madame....

Mad. DE FLORVILLE.

N'ajoutez pas à la hardiesse que vous avez eue, celle de vouloir vous justifier, sortez. (*Lisette sort.*) Me pardonneras-tu ?

M. DE FLORVILLE.

Je n'ai jamais douté de ton cœur ; & quand j'ai concerté cette épreuve, j'étois bien sûr qu'elle réussiroit.

Mad. DE FLORVILLE, *cherchant avec une tendre inquiétude.*

Je ne vois point mes enfans.

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Modère tes caresses ; qu'ils ne s'apperçoivent pas que tu les a négligés ; rends-leur ta tendresse... par degrés afin qu'ils puissent dire, dans un âge plus avancé : elle nous a toujours aimé. (*Madame de Florville apperçoit son père qui cache ses larmes : elle veut se jetter à ses genoux ; il l'arrête & la reçoit dans ses bras ; elle revient à son époux, qui dit gaiement, en essuyant ses larmes...*) -- Mais laissons cela : que va dire ta compagnie ?

Mad. DE FLORVILLE, *avec le plus grand abandon.*

Eh ! que m'importe : je suis heureuse. -- Le plaisir seul que j'éprouve à avouer mes torts est plus pur, est plus doux que tous ceux que j'ai goûtés pendant ton absence. La coquette s'étourdit ; mais n'a que des jouissances aussi fausses que les attraets qu'elle emprunte de l'art. Ma coquetterie à présent sera toute dans mes enfans ; les élever, les instruire, voilà mes seuls, mes vrais plaisirs, & leurs yeux & les tiens seront le miroir où je verrai chaque jour si je dois être contente.

LE PERE CANDOR,

Ma fille ! que vous savez bien faire oublier les peines !

Mad. DE FLORVILLE.

Je vais te présenter aux personnes que tu ne connois pas ; il y en a qui sont dignes de ton amitié ; venez, mon pere, je veux vous faire connoître à nos amis ; amenons aussi nos enfans ; le bal vient de commencer : ils s'amuseront.

M. DE FLORVILLE.

Oui. -- Mais si mon air un peu marin, si la franchise de ton père, la gaieté de tes enfans alloient déplaire à ces grandes dames ?

Mad. DE FLORVILLE.

Eh bien ! elles s'en iroient ; nous continuerions la fête en famille, elle n'en seroit que plus belle.

M. DE FLORVILLE.

Je te reconnois. Voilà la véritable mère, qui n'est heureuse qu'avec son père, son époux, ses enfans : maintenant nous pouvons aller nous réjouir... (*Avec satisfaction*). Je m'apperçois que mon petit souper a produit tout l'effet que j'en attendois.

FIN.

Lu & approuvé pour la représentation & l'impression, le 4 novembre 1788.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer, A Paris, ce 6 novembre 1788.

DECROSNE.